

LA RETRAITE

Musique de LOÏSA PUGET

Le soir, à la sortie des magasins, les tambours de la garnison parcourant les rues de la petite ville, battant la retraite. Les oisifs les accompagnent, marchant au pas et les yeux sur les filles qui suivent, n'échangeant leurs dernières confidences.

LA RETRAITE

Musical score for 'LA RETRAITE' by Loïsa Puget. Includes lyrics and musical notation for 'LES JEUNES FILLES', 'ROSE', 'JEANNETTE', and 'LES SOLDATS'.

COUPLÉ

Lyrics for a couplet: 'Son manteau blanc le traît dans l'ombre. C'est ici qu'il faut monter du cœur!'.

Text discussing agricultural elements: 'Teis sont les quatorze éléments organiques de tous les végétaux de la nature.' Lists elements like Nitrogen, Phosphorus, Potassium, etc.

blé, je me fais fort au moyen d'un engrais artificiel composé de mes quatorze éléments, de faire pousser ces amoncelés de leur faire produire une plante de plus d'une verge de hauteur, dont le feuillage aux riches couleurs, les épis superbes, pleins de grains bien conformés seront plus beaux à voir que les plus magnifiques pieds de blé du Manitoba. Dix grains de cette semence me donneront une livre de blé.

ELLE—Mais c'est superbe, cela! Je ne vois pas pourquoi on achèterait des terres, si l'on peut s'en passer. LUI—On peut se passer de terres, il est vrai; mais on ne peut pas se passer d'espace; car cette table ne donnerait pas une récolte suffisante pour me nourrir toute l'année. Il m'en faudrait une autre immensement plus grande. Nous demanderons aux champs l'espace qui nous manque ici. Le sol, nous pouvons nous en passer; nous lui faisons la nique; mais c'est l'étendue que nous demandons à la terre. Le sol ne devient donc qu'une vaste fabrique chimique; le cultivateur est un industriel qui fabrique du blé, du foin, des fleurs, des patates, du maïs, de l'orge, du seigle, des pommes et des roses, comme les autres fabricants font du cotonnades, de l'acier, de la fonte, du papier et ces beaux rubans de soie qui sont à peine dignes de faire ressortir votre teint éclatant.

ELLE—Bon! Je ne me déplaie point à cette leçon de chimie, puisque vous trouvez dans une cause d'implications même de la soude et de l'hydrogène. Mais, une réflexion, monsieur: les récoltes obtenues au moyen de vos quatorze éléments ne seraient-elles pas bien coûteuses? Le pain ne serait-il pas plus cher que le gâteau de savoir, s'il faut obtenir à si grands frais la farine qui servirait à le faire? LUI—Mais point du tout, ma bien chère. Prenons d'abord les quatre gaz. Vous savez sans doute, que l'air se compose d'oxygène, d'azote et d'acide carbonique. Sous l'action de la lumière solaire, l'air est refoulé dans les tissus végétaux où il se décompose. L'oxygène est alors rejeté au dehors et le carbone reste dans les fibres de la plante. Lorsque vous la brûlez, vous le retrouvez sous la forme de charbon, de suie ou de fumée. L'oxygène est également fourni à la plante par l'eau, sous l'influence des nues, soit qu'elle soit donnée à la terre par l'homme. C'est également de l'eau que provient l'hydrogène dont la plante a besoin, car vous n'ignorez pas que l'eau est simplement un composé d'hydrogène et d'oxygène.

Or, ma belle amie, il faut que vous sachiez que les végétaux contiennent en moyenne 47 pour 100 de carbone, 40 pour 100 d'oxygène, et 6 pour 100 d'hydrogène; soit un total de 93 pour 100. Voilà déjà quatre-vingt-trois centièmes de la matière organique de la plante qui sont fournis gratis, pro Deo, par l'air atmosphérique et par l'eau. Quant à l'azote, qui entre dans la composition de la plante dans la proportion de 13 pour 100, j'en parlerai tout à l'heure.

ELLE—Non, mon ami, vous n'en parlez pas tout à l'heure; car voilà l'aiguille de la pendule qui est sur le chiffre X, ce chiffre fatal qui est pour moi celui du couvre-feu et pour vous celui de la retraite. C'est pourquoi prenez vos claques et vos fourrures et bonne nuit; mais à demain soir, sans faute. Votre leçon de chimie m'a fort intéressée; je n'aurais jamais cru qu'il pût y avoir tant d'intérêt dans une cause de chimie et que je m'y miserais aussi descriptives des engrais artificiels. Pourquoi que je n'aie pas rêvé de manganèse, de silice et d'azote! Savez-vous si ça porte malheur, comme le neuf de piques? Bonne nuit, mon ami; merci de votre première leçon et merci de vous encourager à m'en donner d'autres. Je vous dis ces mots si doux: "Je t'aime!"

ELLE—Je vous répondrais aussitôt que je ne permets pas de telles licences poétiques. LUI—C'est précisément ce que j'allais vous dire. Ces mots magiques: "Je t'aime!" et ces paroles désespérantes: "Je ne permets pas de telles licences poétiques," ne sont-elles pas toutes écrites au moyen des vingt-six lettres de l'alphabet? Que de sentiments divers pourtant, ces vingt-six lettres ne servent-elles pas à exprimer! Il en est ainsi des quatorze éléments dont je viens de vous parler. Ils servent à constituer la rose et la pomme de terre, la fleur d'orange qui embaume et la belladone qui empoisonne, la tulipe aux riches couleurs et l'humble pissenlit.

ELLE—Voilà qui est parfaitement compris et pourquoi que j'aie ces quatorze éléments, je grandirai et lui faire porter une abondance de fleurs et de fruits. LUI—Parfaitement; mettez un rebord au marbre de cette table, jetez sur cette surface du verre pilé, matière certainement dépourvue de tout vertu fécondante—et si je sème dans cette poussière de verre des grains de

CHRONIQUE ARTISTIQUE. "Nul n'aura de talent que nous et nos amis." Je recommande le vers spirituel qui vient de me servir d'épigramme, à l'attention de messieurs les membres de la Royal Canadian Academy of Arts. Un zest de citron ne déplaît pas dans une boisson sucrée, un mot de critique sévère ne sera pas jugé trop discordant dans le concert de louanges que les journaux de Montréal viennent de don-

ner à cette Académie royale canadienne des beaux arts.

Mais pourquoi ai-je traduit en français le nom de ce corps royal? Il n'y a rien de français dans sa composition! A lire la liste de ses membres, on ne s'imaginait jamais qu'il s'agit d'une société d'artistes formée dans la seule contrée française du Nouveau-Monde, dans une métropole commerciale où les Français ont une immense majorité numérique. Les vingt-huit académiciens, les quatre membres honoraires non résidents, et les trente-cinq associés, sont tous des artistes de langue anglaise.

Un de ces associés est de Paris, il est vrai; mais hélas! c'est de Paris en Ontario, et non du Paris artistique qui est la ville-lumière. Il y avait l'Amouidon et Bourassa qui pouvaient guères passer dédaigneusement, car a été créé pour eux une catégorie spéciale qui ne se compose que de ces deux seuls artistes—celles des "Académiciens honoraires, retirés."—Ainsi les patriciens romains, les honnêtes gens de Rosau, en firent un Dieu et, pour cela faire, ils le tuèrent.

A New-York, à Boston, à Philadelphie, il y a, proportionnellement à la masse de la population, mille fois moins de Français qu'à Montréal; mais on y trouve un bien plus grand nombre de peintres français mêlés aux artistes américains.

C'est que ces derniers sont, comme leurs frères de Paris, des artistes par le cœur autant que par l'esprit et le talent. Aimant l'art par dessus tout, leurs plus vives sympathies vont aux hommes qui se sont adonnés, comme eux, à la culture de l'art. Ils admirent à main qui manie un pinceau avec génie, sans demander quelle langue parlent les lèvres qui appartiennent au même être que cette main. Les Grecs représentaient la Justice avec un bandeau sur les yeux, pour qu'elle ne pût pas se laisser séduire par la beauté des plaudres; je suis étonné qu'elle n'ait pas enseigné que la Muse de la peinture était sourde, afin qu'elle pût rester impartiale entre les peintres de différents dialectes grecs, qui exposaient leurs œuvres à son appréciation.

Le jury du salon de Montréal—qui se donne le titre de "Anglo-Committee"—Commissariat qui prend "ou" qui est pendue"—ne se pique pas de tant d'impartialité. Etes-vous académicien, ou patronné par un académicien? Vos tableaux seront admis, fussent-ils des croûtes, des daubs; mais si vous n'êtes pas même académicien, vous êtes moins que rien, mon cher, et vos toiles ne figureront pas au salon.

Il est évident que ces messieurs académiciens ne se rendent pas bien compte du système politique sous lequel ils vivent. Ils oublient que les toiles qu'ils auront choisies seront envoyées à Chicago aux frais du trésor fédéral, c'est-à-dire que toutes les provinces contribuent à solder la note encourue par la Commission. Les artistes qui n'ont pas eu le bonheur de naître sous le beau ciel d'Ontario ou à l'ombre du Mont-Royal, avaient donc le droit de s'attendre à ce que leurs œuvres fussent aussi bienvenues que celles des peintres patronnés par la coterie dont M. Jacobi est le président. Ils ont eu un oruel déboire.

Sur 153 toiles qui ont été exposées, il y en a 136 de Montréal, de Toronto ou des autres villes d'Ontario, et 8 seulement de tout le reste du Canada, à savoir: 1 de St-Hilaire, 2 de Winnipeg, 4 du N. Brunswick et 1 de Halifax! Les autres viennent des contrées étrangères.

Ce n'est pas ainsi que les Américains comprennent le système fédératif. Si les New-Yorkais et les Philadelpiens se coalisaient un jour, pour exclure les œuvres des artistes de l'Arkansas, du Dakota ou de l'Idaho, sous prétexte que ce sont des contrées sauvages, quels tonnerres de patriotique éloquence les Congressmen de ces Etats feraient retentir sous les voûtes du Capitole!

Encore si ce "Anglo-Committee" de malheur avait pour excuse la supériorité évidente des œuvres qu'il a choisies sur celles qu'il a rejetées! mais c'est loin d'être le cas. Une preuve entre plusieurs: nous avons tous pu admirer les paysages que le peintre new-brunswickois de Forest a exposés à différentes vitrines. Sous certains rapports, ces toiles sont supérieures à tout ce que nous avons vu à l'exposition actuelle. On a vu néanmoins de la place pour admettre de véritables croûtes qui font hausser les épaules de

Jacques, lui, s'en fut vers une boutique juive; il demanda à un jeune Israélite qui s'y trouvait: —Lévy est-il revenu? —Non, sidi, répondit humblement le jeune homme. On voyait qu'il tremblait devant le chasseur. —Din Allah! (sacré Dieu), c'est désagréable. Reviendra-t-il cette nuit? —Je ne sais. —Je pars demain. Ecoute-moi. J'ai envoyé ton père déclarer au signor Moralis que c'était à moi qu'étaient dus les trente mille francs de billets, que je voulais épouser sa niece, que je l'épouserais... Il faut que tu pères me rende compte de sa mission. En conséquence, tu viendras rejoindre la colonne où elle sera, et tu m'apporteras ses nouvelles. Qu'on veuille sur la petite. Si elle voulait se marier en mon absence, qu'on me prévienne, je reviendrai tuer le prétendu. Là-dessus, fuis-moi une solide provision de bonne poudre et de balles, arrange mes bibelots et viens me trouver une heure avant l'aube... à moins que ton père n'arrive; alors, qu'il vienne tout de suite, lui-même. Et il se fut assés joyeux.

Il ne se doutait guère que son présentement serait justifié et que d'Obigny était son rival.

à passer le temps que, tout en parlant, ils se regardaient et que cet aimable spectacle les portait à trouver du charme à tous leurs propos.

Mais ce soir là, ils paraissaient n'avoir rien à se dire. C'était le jour des Rois et Hugues se demandait, l'âme oppressée, si le Mercredi des Cendres arriverait sans qu'il eût amené son amie à modifier ses sentiments à l'égard des hommes et surtout des maris? Quant à elle, comme absorbée dans l'admiration d'une belle rose moussueuse qu'elle tenait entre ses doigts mignons, elle interrogeait son cœur, en songeant à son triste passé. Elle aurait aimé à lire dans l'avenir et que son bon ange lui dit si cet homme qu'elle aimait serait différent de l'autre.

Un charbon enflammé qui tomba hors de la grille sur la plaque de métal fit un bruit qui mit fin à leurs rêveries. Les regards se renouèrent et pour faire cesser un silence embarrassant, Hugues comprit qu'il fallait parler de quelque chose. LUI—C'est rose que vous semblez tant admirer est bien belle! Grâce aux progrès de la science, nos jardiniers obtiennent à présent des fleurs qui sont incomparablement plus belles que les roses dont les poètes latins ont chanté les beautés; et pourtant les progrès déjà accomplis par l'horticulture ne sont rien auprès de ceux que les hommes ne peuvent manquer de faire encore. Le jour n'est pas loin où je pourrai vous présenter des roses deux ou trois fois plus grandes et non moins splendides que celle-ci.

ELLE—Je serais curieuse de savoir comment ils s'y prendraient pour obtenir ce résultat. LUI—Ils auront recours à l'engrais chimique. LUI—L'engrais chimique? A quoi bon, quand nous avons dans nos campagnes une si grande abondance de fumier? LUI—Le fumier, chère madame, a fait son temps, comme les vieilles situations monarchiques, les pataches, les calottes noires et les fusils à pierre. Le fumier n'est d'ailleurs qu'un imposteur, un aumône, comme on dit aux Etats-Unis. Dans 100 livres de fumier, vous trouvez 80 livres d'eau, et dans les vingt livres de parties sèches, il n'y en a pas moins de 13 qui se composent des fibres ligneuses qui ont résisté aux sucs gastriques et aux ferments de la putréfaction. Dans ces fibres, la chimie ne trouve que du carbone, de l'oxygène et de l'hydrogène—trois gaz que l'on n'a point besoin de transporter d'un endroit à un autre, puisque l'air et la pluie vous les fournissent à terre—chez vous!

Quant un cultivateur charroie 100 tonnes de fumier à ses champs, il déplace, par conséquent, à grands frais, 80 tonnes d'eau et 13 tonnes de gaz que la nature se serait chargée de repandre gratis sur toutes ses terres. LUI—Ainsi, voilà 93 parties du fumier qui sont parfaitement inutiles? LUI—Absolument! et encore, si c'était la tout! Mais de quoi se composent les 7 mètre-cubes parties qui restent? On y trouve d'abord 65 pour cent de minéraux dont toute terre, quelle que soit sa pauvreté, est surabondamment saturée. Ce sont la magnésie, la soude, la silice, le fer, le chlore, le soufre et la manganèse. Il reste donc sur 100 livres de fumier une livre et demie de matière vraiment fertilisante.

ELLE—C'est vraiment bien peu, et je vais, dès ce soir, écrire à mon cher père de se défaire de tous ces animaux qu'il ne garde dans son domaine qu'à cause du fumier qu'ils produisent. LUI—Voulez-vous savoir à présent ce qu'on trouve dans cette livre et demi de matière fertilisante? Une très petite fraction d'acide phosphorique et le reste se divise en parties à peu près égales de potasse, de chaux et d'azote. Oh! si vous me baillez de votre grimoire chimique, je jette ma langue au chat. LUI—Miaou! miaou! LUI—Voilà un chat, mon ami, qui devra se contenter de mes souris. Revenez à ma belle rose. LUI—Toutes les plantes, madame, ne demandent pas les mêmes engrais. Ce qu'il faut au rosier, comme à l'arbre fruitier, c'est de la chaux et de la potasse. Leurs feuilles se chargent de distiller elles-mêmes l'azote dont la plante a besoin. Il suffira donc de planter au pied d'un rosier, un cinquième de livre d'un engrais qui se composera de 40 o/o de superphosphate de chaux, de 30 o/o de sulfate de potasse et de 30 o/o de sulfate de chaux. Vous verrez sous votre rosier se couvrir de fleurs magnifiques, d'un volume deux et trois fois plus grand que les roses ordinaires. Je n'en dirai autant des fruitiers au pied desquels on aura mis une livre d'engrais chimique ou moins que cela encore, suivant la taille et la grosseur de l'arbre.

Alors, son vieil ami Pierre, Qui pleurait des larmes sanglantes, Abaissait d'autr' chaque patouère Au meilleur de nos matlots.

Lorsqu'une infernal tempête Fait mill' sifflets d'nos gréments, C'est alors que v's t'en fête, Band's de pétrés, t'd'gœlonds! Mais j'aime, loin du rivage, A suivre vos brusques vols. Fiaillez donc! fait's du tapage! C'est vous qu'it's nos rossignols!

YANN NIBOR. L'Article suivant a déjà paru, il y a un an, dans une feuille de Montréal. Certaines circonstances ayant empêché son auteur de poursuivre son travail, nous republiions cet essai, afin d'offrir l'occasion d'en donner la fin. Sans une forme l'adieu d'un aux cultivateurs des renseignements de la plus grande importance.)

La chimie agricole. Il y avait déjà longtemps que mon ami Hugues passait dans le monde pour faire sa cour à Mme Jeanne, jeune veuve aussi belle que sage, mais qui avait fait une si cruelle épreuve de la vie à deux que l'idée même de l'amour l'effrayait. La seule pensée de se charger de nouvelles chaînes matrimoniales eût rempli son âme de terreur. Aussi ces deux expressions, amour et mariage, étaient-elles bannies de leurs conversations. Néanmoins, depuis plusieurs mois, leurs deux cœurs n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre et la certitude d'être aimés leur suffisait, sans qu'ils éprouvassent le besoin de se dire combien ils s'adoraient.

Mais, dira-on, de quoi parlaient-ils donc pendant les longues veillées d'hiver qu'ils passaient ensemble, en un si doux tête-à-tête? Ils parlaient de tout et de mille riens. Sans avoir la prétention d'être instructives, leurs causeries, parfois brillantes, toujours intéressantes, les aidaient d'autant plus facilement

—Oh! oh! fit-il. Cent dours! Belle somme! Que faut-il faire? —Peu de chose; nous aider. —A quoi? —A battre l'ennemi. —Vous n'avez donc pas assez de soldats? Vous recrutez? —Des guides, oui. Des troupes, non. —Ah! fit le chasseur. C'est comme guide que tu veux m'engager? —Ca te va-t-il? —Oui. Mais il faut savoir qui vous allez combattre; car il y a des tribus contre lesquelles je ne marcherais pas, ayant pacté d'amitié avec elles. —Oh! suis tranquille. L'expédition est dirigée contre les Beni-Snassens; tes ennemis. —Alors, j'en suis. —Le prix te va-t-il? —Oui. Seulement, je voudrais la croix d'honneur, par-dessus le marché. —Et il jeta un regard haïssant sur d'Obigny, en lui disant: —Je veux la décoration... comme toi. —Encore l'envie! fit le jeune homme. Pauvre Jacques! —Garde ta pitié pour toi, dit le chasseur avec un éclat de rage. Oui, je suis envieux. Oui, je suis jaloux. Oui, je trouve que tu es plus beau, plus heureux, plus libre même que moi, et ça me gêne, et ça finira... le plus tôt possible. —Le spahi se mit à rire. —Mais comment fait-il donc m'y prendre pour te désarmer? fit-il. Je te rends tous les services imaginables, et je te fais gagner le plus d'argent que je peux; tu le sais... Je ne t'ai jamais causé un chagrin ni un dommage. Je voudrais être pour toi un ami, et tu t'y refuses sans cesse. Voyons, que faut-il faire pour que tu oublies tes injustes préventions? Le jeune homme dit cela d'un ton si char-

mant, que le chasseur se sentit vaincu; sa tête se dérida.

—Voilà que tu me prends par mon faible, dit-il; es-tu malin! Jamais je n'ai vu de singe plus adroit que toi; seulement, au lieu de voler des oranges, tu voles, toi, le cœur des gens. Mais, au fond, je sens bien que tout cela ce sont des paroles. Tu te moques pas mal de moi. —Et pourquoi diable, vieil animal sauvage, tiendrais-tu à ton amitié, si, malgré tes airs bourgeois, je ne t'aimais pas? J'ai quelque chose que tu me pousse à rechercher ton affection. Il me semble que tu es, au fond, une excellente pâte d'homme. Jacques avait oublié tout colère, et il dodelinait la tête. —Va, va! disait-il. Continue. Flatte-moi! Tu t'y connais à dompter les bêtes fauves; tu m'as appris. Que veux-tu, en somme? —Faire pacte d'amitié avec toi. —Eh bien! ça me flatte, mais je refuse. —Pourquoi? —Un pressentiment. J'ai idée qu'il y aura du sang entre nous. —Le meilleur moyen d'éviter ce malheur, c'est de conclure le pacte. —Décidément non. J'écoute toujours les voix secrètes; elles me crient de refuser. Le pacte fait, tu deviendrais, selon la coutume des chasseurs, un être sacré pour moi, et c'est ce que je ne veux pas. Restons libres. —Soit! dit le spahi. —Et un usage passa sur son front.

En somme, fit le courrier de bois, nous serons bons camarades. L'oubliez notre querelle. Ne m'en veuillez pas. Chaque fois que j'ai négligé d'écouter un pressentiment, il m'en a coûté. Allons conclure le pacte. —Le gouverneur l'attend. Viens. D'Obigny introduisit Jacques chez le colonel commandant la redoute.

OU JACQUES JURE DE SE FAIRE DÉCORER Par sa position sur les frontières du Maroc, Nemours est une des villes les plus importantes de l'Algérie, quoique des moins considérables. C'est plutôt une redoute qu'une véritable cité. Elle est cependant le centre d'une colonie assez vaste qui s'étend autour d'elle, en dehors de ses murs. Un système de postes fortifiés défend les concessions à un périmètre de quelques kilomètres à la ronde; mais si ces postes survient assez la campagne pour prévenir la place de l'approche d'une forte armée ennemie, ils ne sauraient empêcher les petites bandes de sarras (volontiers) de pénétrer sur le territoire et d'attaquer les voyageurs isolés, de tenter les coups de main sur les fermes mal gardées et de faire des razzias. Aussi les concessions sont-elles presque toutes de véritables petites forteresses.

Depuis quelque temps, Nemours était commandée par un nouveau gouverneur. Celui-ci connaissait le chasseur de fauves et il savait ce qu'il valait; il n'eut pour lui rien de la raideur des militaires. —Monsieur, lui dit-il, vous m'êtes chaudement recommandé par le marquis d'Obigny; je suis décidé à vous employer comme guide et à vous bien payer, si vous y consentez. Jacques fut frappé du ton dont le gouverneur lui parlait. Le mot monsieur, surtout, l'intrigua beaucoup, car il est peu employé vis-à-vis des chasseurs de profession commes. —Mon colonel, dit-il, votre offre me va; j'ai accepté. —Vous vous engagez à conduire la colonne partout où je le désirerai?

—Oui, mon colonel. —Et vous nous jurez une fidélité et une discrétion à toute épreuve? —J'en donne ma parole. —Bien! fit le colonel. Je prends acte de l'engagement. D'Obigny intervint. —Mon colonel, dit-il, Jacques est un brave chasseur. —Je le sais. —Il a tué des lions et des panthères: il a rendu des services aux tribus alliées en les débarrassant des bêtes féroces dangereuses; il désirerait la croix. Le gouverneur regarda le chasseur en face. —Monsieur, lui dit-il, je ne puis vous faire porter sur les états de proposition jusqu'à un nouveau ordre, et voici mes raisons. La croix est une récompense d'honneur; on la gagne par le dévouement. Vous avez tué des lions. C'est très bien. C'est un grand ouvrage. Mais vous faites prix pour cela avec les tribus; elles vous payent. Vous ne pouvez aspirer à une récompense d'honneur pour un fait qui a l'argent pour mobile et comme but. Jacques fit la grimace. —Comme il avait l'esprit juste, il répondit sans se fâcher: —Ceci est logique. Mais si je fais une action d'éclat gratis, aurai-je des chances? —Comme tout soldat de la colonne! dit le gouverneur. —Eh bien, dit Jacques, soyez tranquille. Demain à l'aube, dit le gouverneur, nous quitterons Nemours. —Bien. Je serai prêt. —Si, d'ici là, d'Obigny ou vous, trouvez une combinaison pour enlever le Bab-el-Mansour, par où je compte entrer dans les montagnes, vous me préviendrez. —J'y penserai! dit le chasseur. Est-ce tout, mon colonel? —Oui. Vous pouvez vous retirer.

Le chasseur salua et sortit avec d'Obigny, auquel il dit: —C'est bien. C'est même très bien. Tu es agi en bon compagnon. —A quel propos? demanda d'Obigny. —Pour la croix. —C'était bien facile. —Ça ne fait rien. Je te suis reconnaissant. Mais explique-moi l'affaire du Bab-el-Mansour, je te prie. —Voici! fit d'Obigny. Ce n'est pas à un vieux routier comme toi que j'apprendrais qu'une armée ne peut pas facilement pénétrer dans des montagnes aussi escarpées que celles des Beni-Snassens. Elles ont, comme tu sais, des défils qui donnent accès sur les plateaux, et que l'on appelle des babs, des portes, comme nous dirions, nous autres Français. Or, le colonel voudrait entrer par le bab-el-Mansour (porte de la Gloire), parce que si une fois il pouvait s'établir dans ce défilé, il serait sur la plus haute crête et dominerait toute la contrée. L'expédition serait rapidement de haut en bas au lieu d'aller de bas en haut, comme cela s'est fait jusqu'ici. Mais le Bab-el-Mansour est très difficile à prendre. Si toutes les forces des Beni-Snassens s'y réunissaient, nous serions perdus sans des tentatives, quelques tentatives que nous fissions. Il s'agit de combiner une attaque qui nous livre cette gorge.

—Moi je connais le terrain; mais je ne comprends rien à ce que vous appelez vos manœuvres stratégiques. Si l'on veut de bons sentiers, j'en indiquerai, et des meilleurs. Pour le reste, bonsoir. Ce n'est pas mon affaire. Et il tendit la main à d'Obigny: —Au revoir! dit-il. A demain. Je te remercie. Il se séparèrent. D'Obigny s'en alla faire ses préparatifs pour le lendemain.

III OU D'OBIGNY TROUVE UNE OCCASION DE SE FAIRE UN LION ET DE VOIR UNE JOLIE FILLE. A peine Jacques se fut-il éloigné que d'Obigny remarqua sur la place un jeune lion d'environ seize ans qui lui souriait d'un air charmant en fumant une cigarette, et qu'il salua gracieusement. D'Obigny observa ce garçon avec surprise.

—C'est que ces derniers sont, comme leurs frères de Paris, des artistes par le cœur autant que par l'esprit et le talent. Aimant l'art par dessus tout, leurs plus vives sympathies vont aux hommes qui se sont adonnés, comme eux, à la culture de l'art. Ils admirent à main qui manie un pinceau avec génie, sans demander quelle langue parlent les lèvres qui appartiennent au même être que cette main. Les Grecs représentaient la Justice avec un bandeau sur les yeux, pour qu'elle ne pût pas se laisser séduire par la beauté des plaudres; je suis étonné qu'elle n'ait pas enseigné que la Muse de la peinture était sourde, afin qu'elle pût rester impartiale entre les peintres de différents dialectes grecs, qui exposaient leurs œuvres à son appréciation.

Le jury du salon de Montréal—qui se donne le titre de "Anglo-Committee"—Commissariat qui prend "ou" qui est pendue"—ne se pique pas de tant d'impartialité. Etes-vous académicien, ou patronné par un académicien? Vos tableaux seront admis, fussent-ils des croûtes, des daubs; mais si vous n'êtes pas même académicien, vous êtes moins que rien, mon cher, et vos toiles ne figureront pas au salon.

Il est évident que ces messieurs académiciens ne se rendent pas bien compte du système politique sous lequel ils vivent. Ils oublient que les toiles qu'ils auront choisies seront envoyées à Chicago aux frais du trésor fédéral, c'est-à-dire que toutes les provinces contribuent à solder la note encourue par la Commission. Les artistes qui n'ont pas eu le bonheur de naître sous le beau ciel d'Ontario ou à l'ombre du Mont-Royal, avaient donc le droit de s'attendre à ce que leurs œuvres fussent aussi bienvenues que celles des peintres patronnés par la coterie dont M. Jacobi est le président. Ils ont eu un oruel déboire.

Sur 153 toiles qui ont été exposées, il y en a 136 de Montréal, de Toronto ou des autres villes d'Ontario, et 8 seulement de tout le reste du Canada, à savoir: 1 de St-Hilaire, 2 de Winnipeg, 4 du N. Brunswick et 1 de Halifax! Les autres viennent des contrées étrangères.

Ce n'est pas ainsi que les Américains comprennent le système fédératif. Si les New-Yorkais et les Philadelpiens se coalisaient un jour, pour exclure les œuvres des artistes de l'Arkansas, du Dakota ou de l'Idaho, sous prétexte que ce sont des contrées sauvages, quels tonnerres de patriotique éloquence les Congressmen de ces Etats feraient retentir sous les voûtes du Capitole!